
NOTES

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION

DANS LE SUD

DE LA PROVINCE D'ALGER

DE 1864 A 1869



SECONDE PARTIE

(Suite. — Voir les nos 136, 137, 138, 139 et 140)

V

Situation de l'insurrection pendant l'été 1864 dans la province d'Oran.

— Emplacements des colonnes d'observation. — Le marabout Sid Mohammed-ould-Hamza et son oncle Sid El-Ala repassent de la province d'Alger dans celle d'Oran. — Ils sont signalés sur le Chotth-ech-Chergui. — Le général Jolivet porte sa colonne de Tatraoua à El-Kheidher et marche au marabout. — Désastre sur les puits d'El-Beïdha. — Les débris de la colonne se mettent en retraite sur Sâïda. — Nouveau désastre à El-Kheidher. — Le général Deligny a repris l'offensive ; il opère dans le cercle de Géryville.

Nous avons vu qu'après ces quelques tentatives d'enlèvement, dans le courant de juillet, sur les tribus de la partie des Hauts-

Revue africaine, 24^e année, N° 141 (MAI 1880).

Plateaux qui s'étend entre Sâïda et Tniyet-el-Ahd, le marabout s'était retiré, avec ses contingents, sur les eaux qui sont au sud de l'ouad Souf-Sellem et du Nahr-Ouacel. On s'était borné, dans les deux provinces d'Alger et d'Oran, à porter des colonnes d'observation sur la ligne de ceinture du Tell pour en défendre les débouchés. La colonne de Frenda était commandée par le lieutenant-colonel de Colomb, et celle de Tafraoua — bivouac situé à 28 kilomètres au sud du poste de Sâïda — par le général Jolivet.

Le général Deligny ayant résolu d'attendre la fin des chaleurs et de ne reprendre les opérations qu'en automne, on laissa les populations insurgées séjourner tranquillement, pendant la saison estivale, sur les eaux des plateaux. De temps à autre, sans doute pour s'entretenir la main, les contingents faisaient quelques démonstrations sur les passages du Tell ; mais cela ne pouvait avoir rien de sérieux.

Le jeune marabout Sid Mohammed-ould-Hamza et son oncle Sid El-Ala ne restaient cependant point inactifs, et, ne pouvant rien sur le Tell d'Oran, ils s'étaient rabattus sur le sud de la province d'Alger, dont ils travaillaient vigoureusement les tribus soit par eux, soit par leurs nombreux émissaires. Nous avons vu comment ils y avaient réussi, tout d'abord, par la défection, le 6 août, des Arbaâ et des gens du Djebel-El-Eumour campés à Thaguin, puis, quelques jours après, par le passage sous le drapeau de l'insurrection des tribus du cercle de Boghar. Ce résultat obtenu, le marabout et Sid El-Ala se portèrent sur le pays des Oulad-Naïl, dans le courant de septembre, pour déterminer la défection des fractions qui composent cette importante agglomération, tribus dont la fidélité était des plus ébranlées, et que la présence de la colonne Jusuf retenait seule dans le devoir.

Les choses en étaient là lorsque, tout à coup, désespérant du succès dans la province d'Alger, l'actif Sid El-Ala, ne voulant point borner son rôle à la protection des tribus défectionnaires du cercle de Boghar, apparut, vers la fin de septembre, sur le Chotth-ech-Chergui, tentant d'attirer à lui ou d'enlever les dernières tribus qui n'avaient point encore embrassé sa cause, c'est-à-dire les Rzaina, les Djâfra et les Beni-Mathar, lesquels étaient

trop exposés à subir l'influence de l'agitateur pour nous conserver longtemps leur fidélité.

Pour mieux couvrir ces tribus, qui avaient leurs campements dans les environs du Chotth, le général Jolivet se porta de Tatraoua sur El-Kheidher, ksar ruiné situé au sommet d'une colline isolée sur la rive nord de la sebkha, où il construisit une redoute en pierres sèches au moyen des matériaux provenant des anciennes habitations. Ce point, qui est riche en eaux, a reçu, à plusieurs reprises, notamment en 1849 et en 1852, l'affectation que lui rendait le général Jolivet.

Le 28 septembre, à deux heures de l'après-midi, le général apprenait, par le rapport d'une reconnaissance, que les contingents de Sid El-Ala avaient traversé le Chotth et débouché sur les plateaux par la vallée d'El-Maï, et qu'ils occupaient Sfid et Aïn-el-Beïdha, points distants l'un de l'autre de 6 à 7 kilomètres, et d'environ 32 kilomètres au nord d'El-Kheidher. Pour être fixé sur le point exact où se trouvait le marabout avec le gros de ses forces, le général, qui, sans doute, n'avait qu'une confiance très limitée dans les éclaireurs qu'il avait lancés de prime abord, envoya des cavaliers de son goum aux renseignements dans plusieurs directions; mais la plupart de ces cavaliers ne repa-rurent pas, ce qui signifiait clairement que le marabout n'était pas loin, et qu'ils avaient profité de l'occasion que leur fournissait le général de passer plus facilement sous les drapeaux de l'insurrection.

Le lendemain, 29, le général était informé que, décidément, Sid El-Ala était de sa personne sur les eaux de Sfid, c'est-à-dire sur ses communications, et il se disposait à aller l'y attaquer, lorsque, vers cinq heures du soir, on lui faisait connaître que Sid El-Ala avait quitté Sfid vers dix heures du matin, se dirigeant sur les puits de Bedrous, point situé à 25 kilomètres environ du camp d'El-Kheidher. Sur la foi de ce dernier renseignement, le général résolut de se porter sans retard sur l'Oglet-Bedrous pour y *surprendre* Sid El-Ala, et arrêter, par la même occasion, l'émigration des dernières tribus qui nous étaient restées fidèles pour — tout porte à le croire — que nous les laissions passer l'été sur leurs campements.

Pour tenter cette *surprise*, le général organisa une colonne légère composée du 10^e bataillon de Chasseurs à pied, d'un bataillon du 17^e d'infanterie, de la section d'artillerie, et des 3^e et 4^e escadrons du 11^e de Chasseurs à cheval; 40 cavaliers du goum devaient éclairer la colonne.

Le général laissa à la garde du camp d'El-Kheidher un bataillon du 17^e d'infanterie et les hommes fatigués ou malingres. Le camp fut placé sous les ordres du commandant Bressoles — du 10^e de Chasseurs à pied — blessé d'un coup de pied de cheval, et, par suite, dans l'impossibilité de prendre le commandement de son bataillon. La colonne — l'infanterie sans sacs — se mit en marche le 29 septembre à six heures et demie du soir.

Le général se dirigea sur Bedrous en longeant la rive sud du Chotth. Arrivé sur les puits de ce bivouac, vers une heure du matin, il put constater qu'il n'y avait pas trace d'insurgés; mais ayant aperçu des feux nombreux au nord du Chotth, le général ne douta pas un seul instant que ce ne fussent ceux des campements de Sid El-Ala, et, toujours poursuivi par cette idée de surprendre le chef de l'insurrection, il tournait à gauche et engageait sa colonne dans les boues de la sebkha, et il était tellement impatient de faire la capture de Sid El-Ala, qu'il n'avait point fait faire de halte à sa troupe, laquelle pourtant avait déjà vingt-cinq kilomètres dans les jambes, et qu'il avait négligé de faire renouveler l'eau des bidons aux puits de Bedrous, précaution qui était d'autant plus indiquée qu'il ignorait où le conduirait l'aventure qu'il avait entreprise, et quand il retrouverait de l'eau.

La colonne traversa péniblement les vases gluantes du Chotth, et, au lieu des campements de Sid El-Ala, elle ne trouva, sur la rive nord de la sebkha, que ceux des Rzaïna, tribu, nous l'avons dit, qui n'avait point fait encore ostensiblement défection. Le général l'envoya camper sous la protection de la redoute d'El-Kheidher pour la soustraire aux séductions ou aux violences du marabout, — précaution un peu tardive, — et cette mesure encore devait nous être funeste le lendemain.

Trompé dans son espoir de surprendre le marabout, le général, qui, paraît-il, n'avait pas encore abandonné tout à fait cette idée, remonta vers le nord en prenant la direction d'El-Kerch,

où il pensait, sans doute, trouver de l'eau. La colonne n'arriva sur ce point que vers huit heures du matin. Une partie des rebelles y avaient passé la nuit. Le général pouvait, en effet, apercevoir au loin un goum ennemi, qu'il prit pour l'arrière-garde du marabouth, et qui poussait devant lui, dans la direction de l'est, les nombreux troupeaux des rebelles. Il eut un instant la pensée de se mettre aux trousses de ce goum ; mais celui-ci avait bientôt disparu. Comme sa direction était opposée à celle que suivait la colonne, le général renonça à cette poursuite.

Il n'y avait plus à douter dès lors — en supposant que le général ait pu conserver quelque illusion de ce côté — que sa marche n'eût été signalée, et qu'elle se faisait en présence de l'ennemi. C'était le cas où jamais de prendre toutes les précautions exigées pour une marche s'exécutant dans ces conditions.

On se demande aussi pourquoi, après avoir constaté que Sid El-Ala n'était ni à Bedrous, ni sur la rive nord du Chotth, où l'avaient attiré des feux qui, fort probablement, signalaient à l'ennemi la mise en mouvement de sa colonne, on se demande, disons-nous, pourquoi le général, dont les troupes avaient déjà parcouru 30 kilomètres au moins, ne reprenait pas la direction d'El-Kheidher, au lieu de s'engager, sans but déterminé, dans un pays qui lui était absolument inconnu, ainsi qu'à ceux, paraît-il, qui, dans son État-major, avaient pour mission et pour devoir de l'éclairer (1).

Il n'y avait pas d'eau à El-Kerch, et le point de campement le plus rapproché était Aïn-el-Beïdha, que le kaïd des Maaïf dit au général être distant d'El-Kerch de trois heures de marche. Sur

(1) Il était d'autant plus sage de reprendre la route d'El-Kheidher que le point d'Aïn-el-Beïdha, le seul qui lui était signalé devant lui comme ayant de l'eau, ne figurait pas sur les cartes dont on disposait à cette époque, et que, dès lors, le général était obligé de s'en rapporter aux renseignements des Arabes, pour lesquels le temps n'est rien, et qui n'ont qu'une idée extrêmement vague de l'appréciation des distances : « Ils arriveront, s'il plaît à Dieu ! disent-ils, quand ils seront au terme de leur voyage. » Leur système de mesure du temps est aussi extrêmement large : ils comptent d'une prière à l'autre, et leur estimation, dans le Sud surtout, est toujours établie sur la durée d'un trajet fait à cheval.

la foi de ce renseignement *arabe*, il continua sa marche — il ne pouvait plus faire autrement — vers les eaux tant désirées de l'Aïn-el-Beïdha.

Or, ce jour-là, la chaleur était accablante; le vent du désert soufflait avec une violence extrême, soulevant des nuages de sable brûlant et desséchant les gosiers. Depuis longtemps, la ration d'eau emportée dans les petits bidons, au départ d'El-Kheidher, était épuisée, et les hommes souffraient déjà toutes les tortures de la soif. La colonne, qui marchait depuis quatorze heures, semait son parcours de nombreux trainards; les compagnies s'allongeaient d'une façon inquiétante; la voix des officiers commençait à devenir impuissante pour faire serrer, et l'arrière-garde, voyant ses efforts pour faire rejoindre stérilisés, passait outre, abandonnant nos malheureux fantassins au milieu de ces régions désertiques, qui, bientôt, allaient être sillonnées par un ennemi fanatisé féroce implacable.

On marchait déjà depuis trois heures, — les trois heures du kaïd des Mâalif, — et pourtant on n'apercevait pas encore les hauteurs au pied desquelles devait se trouver l'Aïn-el-Beïdha, la source promise. Et cependant, le général n'avait pas lieu d'en être étonné; car il ne lui était pas permis d'ignorer que l'Aïn-el-Beïdha, où, pendant sa longue station d'été à Tafraoua, il avait fréquemment envoyé sa cavalerie pour faire de la halfa, était très près de ce point de campement, et, par conséquent, très loin de la rive nord du Chotth. Il était d'ailleurs de son devoir le plus strict d'explorer au loin, pendant son séjour à Tafraoua, le pays qu'il avait devant lui, et dans lequel il pouvait être appelé à opérer ou à combattre.

Pour justifier sa marche vers le nord, le général invoque, dans un rapport officiel dont le principal mérite n'est peut-être pas la clarté, la nécessité de protéger un convoi qui était destiné à sa colonne, et qui devait partir de Sâïda le 29 septembre pour venir coucher à Timetlas le même jour. Mais alors on s'explique malaisément pourquoi le général, si son intention est d'aller au-devant de ce convoi, prend précisément une direction tout à fait opposée le soir même du 29, et cela sous le prétexte de surprendre le marabouth, qui, justement, était établi à Sfid, c'est-à-

dire sur le chemin même que devait parcourir le convoi attendu, lequel, bien certainement, il se proposait d'enlever, et il est évident que les renseignements qui faisaient connaître au général que Sid-El-Ala avait quitté Sfid pour se retirer sur Bedrous, n'avaient d'autre but que de lui donner le change, et de l'envoyer dans une direction tout à fait opposée afin de laisser entière liberté de manœuvre au chef des rebelles, et lui permettre ainsi d'avoir plus facilement raison de l'escorte de ce convoi, laquelle avait été composée d'autant moins fortement qu'on ignorait le retour du marabouth dans la province d'Oran.

Il ressort de tout ceci que le général était tombé dans le piège avec une facilité qui témoignait tout au moins chez lui d'une médiocre habitude de la guerre dans le Sahara, et d'un mépris inconcevable des mesures de précaution et de sûreté les plus élémentaires.

En définitive, le général va chercher au sud un ennemi qui est à cheval sur ses communications avec Saïda, c'est-à-dire à 26 kilomètres de son camp d'El-Kheidher; il s'en rapporte aveuglément à des renseignements de provenance arabe, qu'il reçoit une heure avant la mise en marche de sa colonne, et qu'il ne fait pas contrôler, pour changer de direction et en prendre une qui lui enlève toute possibilité d'apporter son aide, en temps opportun, à l'escorte du convoi qui lui était destiné. Enfin, dans les malheureuses journées des 29 et 30 septembre, les fautes s'accumulent les unes sur les autres, et il semble écrit que cette malheureuse colonne est fatalement vouée à la destruction.

Vers onze heures du matin, la tête de la colonne arrivait en vue des hauteurs qui dominant Aïn-el-Beïdha; il y avait seize heures qu'elle marchait. Quelques éclaireurs rentraient à ce moment; ils ne signalaient l'ennemi nulle part. On les croit sur parole; la sécurité est dès lors complète; on ne réfléchit pas que, quoi qu'en disent les *chouaf*, la marche de la colonne est éventée depuis la veille, et que l'ennemi ne peut être bien loin, puisqu'on a aperçu à El-Kerch un goum des rebelles qu'on a cru être l'arrière-garde du marabouth.

On marche toujours; mais ces malheureuses montagnes semblent s'éloigner à mesure qu'on en approche, et c'est à leur pied

qu'est le salut, l'eau. En attendant, l'horrible vent du désert souffle impitoyablement, et son haleine brûlante a desséché jusqu'à la dernière goutte de l'eau que contenaient les bidons ; le sable qu'il soulève pénètre dans les yeux, dans les narines, dans la bouche, dans les oreilles ; des trombes livides qui ont leur sommet dans un ciel roux tournoient sur elles-mêmes, et courent dans le nord avec une rapidité extrême en décoiffant les malheureux fantassins qu'elles rencontrent sur leur parcours. Au fait, à quoi bon des casquettes pour ceux qui, bientôt, n'auront plus de têtes ? Un soleil blasard et dérayonné roule dans les cieux comme un disque d'argent terni. La colonne s'égrène à chaque pas comme un chapelet brisé ; à tout instant, c'est un homme qui tombe ; les officiers insistent un peu pour l'engager à se relever ; mais l'homme, épuisé de fatigue et mourant de soif, ne bouge pas ; puis, pour se mettre d'accord avec sa conscience, l'officier se dit : « Les muletiers du convoi le ramasseront », et il passe ; car, pour son compte, il est logé à peu près à la même enseigne que son subordonné ; comme lui, il y a dix-huit heures qu'il est en route, et il n'est pas de fer. A force de marcher, la colonne s'allonge de plus en plus d'une effrayante queue de traînards qui rampe dans cette immensité ; il y a de ces points noirs jusqu'à l'horizon, huit à dix kilomètres, et cela sans compter ceux qui sont tombés et qu'on ne voit plus. Le convoi a passé, mais comme les trois ou quatre paires de cacolets qui marchent à l'arrière-garde ne peuvent prendre que six ou huit hommes, et que les places sont prises depuis longtemps, le Train, qui ne peut rien pour les tombés, ne s'en inquiète plus : « Ils rejoindront plus tard comme ils pourront. »

Quant au général, il marche toujours en avant de la colonne, et sans se retourner ; il ne l'ose pas, sans doute ; son regard est fixé sur les hauteurs d'Aïn-el-Beïdha, qu'il dévore des yeux et qu'il voudrait avoir le don de pouvoir amener à lui. Peut-être commence-t-il à comprendre toute l'horreur de sa situation ? Peut-être sent-il sur sa tête tout le poids de sa responsabilité ? Bien qu'il ait toujours les yeux obstinément fixés sur le Nord, il se pourrait pourtant qu'il se doutât un peu de ce qui se passe au Sud, derrière lui. Il va tenter un effort, et cet effort ne lui

réussira pas : il ordonne au chef des Affaires arabes d'envoyer une partie de son goum, avec des peaux de bouc, sur les puits d'El-Beïdha pour en rapporter de l'eau. Pendant ce temps, l'autre partie du goum se portera à l'arrière-garde pour relever les hommes tombés de fatigue et les prendre en croupe. Cette importante mission est confiée à Ali-ould-Khaled-ben-El-Khomsi, le frère du kaïd des Haçasna-ech-Cheraga, et sur lequel il croyait pouvoir compter. Ali-ould-Khaled était suivi de 25 cavaliers de cette tribu.

A une heure, le général n'était plus qu'à 4 kilomètres des puits ; impatient d'arriver, il prend les devants avec la cavalerie pour tracer le camp, et sans laisser d'ordres précis au chef de bataillon Louis, qui commandait l'infanterie. Il a été prescrit aux bagages de suivre le général ; mais, comme ils se trouvaient assez loin en arrière de la colonne, les conducteurs du Train ont hâté l'allure de leurs mulets, manœuvre qui n'était pas faite pour remettre de l'ordre dans le convoi. Ils rejoignirent le gros de la colonne, déjà considérablement réduit et sans cohésion, et le dépassèrent en augmentant le désordre au fur et à mesure qu'ils avançaient. Enfin, ils finirent par former une longue trainée isolée entre le général et la tête de la colonne d'infanterie, laquelle, malgré des haltes fréquentes, ne réussissait pas à reprendre le contact entre ses subdivisions, et encore moins à faire rejoindre les malheureux fantassins qui étaient restés en arrière, braves gens qui se sentaient complètement abandonnés, et qui avaient perdu tout espoir d'être secourus depuis que le Train avait filé en avant.

A son arrivée sur les eaux, le général fit remplir les bidons et les envoya à l'infanterie par l'un des deux escadrons de Chasseurs, qui lui conduisait en même temps en main, pour monter les hommes les plus fatigués, les chevaux de l'autre escadron, resté à pied sur le terrain du bivouac.

L'escadron qui allait vers l'infanterie était à peine en route que quelques cavaliers parurent sur les crêtes. Le général envoya un spahis pour les reconnaître ; mais avant qu'il les eût joints, toutes les hauteurs qui avoisinaient l'emplacement du camp se couvraient de fantassins, pendant que des cavaliers sans

nombre, sortant des gorges, des ravins, des plis de terrain, débouchaient tumultueusement dans la plaine en poussant de grands cris. Au milieu d'eux flottait le drapeau du marabout. En un clin d'œil, le général et les Chasseurs démontés sont enveloppés, et les communications avec la colonne entièrement coupées.

Le groupe qui entourait le général se composait de son aide-camp, de son chef des Affaires arabes, de l'agha Abd-el-Kader-ben-Daoud, de 10 officiers et de 80 cavaliers du 11^e de Chasseurs, d'une dizaine de spahis et de quelques cavaliers du goum, le tout formant un total de 104 combattants. Il est à supposer que les cavaliers des Haçasna qui avaient été envoyés à l'eau, ainsi que ceux qui, sous la conduite d'Ali-ben-El-Khomsî, s'étaient portés en arrière pour relever les hommes fatigués avaient passé au marabout; ce qu'il y a de certain c'est qu'ils ne reparurent plus.

Le général disposa sa petite troupe en carré sur les faces du camp qui avait été tracé, et reçut l'attaque, laquelle fut extrêmement vive d'abord, mais qui finit bientôt par mollir en présence de l'énergique résistance de cette poignée de braves qui, pendant près d'une heure, tint tête, en rase campagne, à des masses ennemies augmentant d'instant en instant, et qui s'ébranlèrent, à cinq reprises différentes, avec des cris furieux, pour aborder le carré et vider leurs fusils sur ce petit groupe de combattants, lequel semblait destiné à devenir infailliblement la proie de cette cohue hurlante avide de sang et de butin.

Mais, apercevant le convoi qui marchait à la débandade et dans le plus grand désordre, voyant cette longue traînée de fantassins dont la queue semblait au delà de l'horizon, Sid El-Ala comprit qu'il aurait bien meilleur marché de ces bandes incapables de se défendre, et qu'il y trouverait bien plus de profit. En effet, abandonnant l'attaque du groupe que commandait le général, les cavaliers rebelles se jetèrent sur les bagages et les enlevèrent en un clin d'œil, puis, longeant les flancs de la colonne d'infanterie hors de la portée de ses armes, ils allèrent massacrer les trainards jusqu'à 10 ou 12 kilomètres en arrière. Ces malheureux fantassins, harassés, mourant de faim et de soif,

ignorant ce qui s'était passé à Aïn-el-Beïdha, incapables de distinguer un cavalier ennemi d'un cavalier ami, se laissaient approcher sans défiance par des gens qui leur offraient de l'eau et du secours, et étaient traitreusement égorgés avant d'avoir eu seulement l'idée de se défendre. C'est ainsi que 110 hommes du 10^e de Chasseurs à pied et 40 du 17^e d'infanterie trouvèrent la mort dans cette désastreuse affaire, et cela sans avoir eu la satisfaction de tirer un seul coup de fusil.

Après un succès pareil, et qui lui avait coûté si peu, Sid El-Ala, voulant imiter les glorieuses coutumes des vainqueurs dans les armées européennes, orna la cravate de son drapeau des épau-
lètes et décorations qu'il trouva dans les cantines de quelques officiers.

Gorgés de sang et de butin, les rebelles se retirèrent peu à peu et en prenant leur temps ; car ils savaient bien qu'ils n'avaient rien à redouter d'une colonne qui, harassée et démoralisée, se trouvait dans l'impossibilité absolue de prendre l'offensive.

Il y avait eu, pourtant, pendant cette funeste attaque des insurgés, de nombreux traits individuels de dévouement et d'héroïsme. Quelques hommes de cœur, qui n'avaient point perdu la tête, se défendirent vaillamment, et ne craignirent point de s'attarder en arrière de la colonne pour réunir et grouper en petits paquets quelques malheureux à bout de forces qui, sans cette disposition, étaient voués à une mort certaine, qu'ils attendaient, d'ailleurs, avec résignation, et comme devant être le terme de leurs souffrances.

C'est ainsi que le lieutenant *David*, du 10^e bataillon de Chasseurs à pied, rallia bon nombre de trainards, les réunit en un fort peloton, et, après avoir soutenu plusieurs attaques en formant le carré, parvint à rejoindre le camp à huit heures du soir.

Le sergent-fourrier *Bolle*, du même bataillon, est parvenu à réunir et à grouper dix-huit hommes qui s'étaient égarés, et, en se défendant vigoureusement avec son petit détachement, a pu rallier le gros de la colonne.

Le lieutenant *d'Albertini*, du 17^e d'infanterie, s'est tenu constamment sur les derrières de la colonne, ralliant les hommes

isolés, et parvenant, tout en combattant, à leur faire rejoindre la colonne.

Le sergent *Berlire* et le sergent-fourrier *Bellevaux* ont mis tous leurs efforts à soutenir, à encourager et à grouper des isolés, qu'ils purent ainsi ramener au camp.

Des Chasseurs à cheval du 11^e régiment, *Essartier* et *Dubourg* entre autres, dégagèrent et sauvèrent des soldats d'infanterie aux prises avec plusieurs Arabes.

Le capitaine *Brécard*, du 11^e de Chasseurs à cheval, a été prévenir la colonne d'infanterie, en traversant les bandes ennemies, de la situation critique dans laquelle se trouvaient le général et l'escadron de cavalerie au camp d'Aïn-el-Beïdha.

Enfin, le caporal *Welsch*, du 10^e de Chasseurs à pied, a été blessé d'un coup de feu et haché de coups de yataghan en luttant corps à corps avec plusieurs rebelles.

Nous pourrions multiplier nos citations ; car les actions héroïques furent nombreuses dans cette funeste journée, sans compter celles qui restèrent ignorées.

A huit heures du soir, c'est-à-dire après vingt-six heures de marche et un parcours de 60 kilomètres, avec la faim, la soif, et une température accablante, tout ce qui avait pu gagner le camp était rentré. Les restes des autres jalonnaient sanglants la route qu'avait suivie la colonne. Les vivres des chacals et des oiseaux de proie étaient assurés pour longtemps.

Sid El-Ala et ses bandes campèrent à deux ou trois kilomètres de la colonne, entre Aïn-el-Beïdha et Sfid. Le chef de l'insurrection n'avait évidemment pas renoncé à enlever le convoi, qu'il savait devoir arriver le lendemain à Timettas, en supposant qu'il mit deux jours pour parcourir les 28 kilomètres qui séparent ce bivouac de Sâïda ; mais il paraît qu'on eut connaissance, au point de départ, dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre, du désastre de la veille, et qu'on l'arrêta à Aïn-el-Hadjar ; ce fut fort heureux pour son escorte ; car elle eût donné en plein dans les contingents de Sid El-Ala, que, sans doute, elle ne s'attendait pas à rencontrer.

Ayant appris, pendant la nuit, que le marabout Sid Moham-med-ould-Hamza et son lieutenant Sid El-Ala avaient campé si

près de lui, le général l'alla reconnaître, à la pointe du jour, avec sa cavalerie. Les goums des rebelles étaient déjà en mouvement dans la direction de Sfid, direction qui n'indiquait pas qu'ils redoutassent beaucoup la colonne. • Comme la veille, dit le général dans son rapport officiel, Si Lalla » *n'attendit pas mon attaque*, et il s'éloigna rapidement. » Je devais me porter le même jour sur Timettas, où le » convoi arrivait le lendemain; — il devait y arriver le 29, » jour fixé d'abord pour son départ de Saïda. — Je ne pouvais » poursuivre l'ennemi sans fatiguer ma troupe outre mesure; je » me contentai de faire tirer sur les groupes les plus considé- » rables quelques obus qui accélérèrent leur retraite. »

La colonne quittait péniblement Aïn-el-Beïdha dans la journée du 1^{er} octobre, et non, bien certainement, sans jeter un regard de regret sur ces plaines désolées, où elle abandonnait à la férocité arabe, avec les cadavres des siens, des camarades qui, peut-être, vivaient encore, et que la cavalerie — qui était intacte — eût pu sauver, s'il était venu à la pensée du général de lui faire explorer, dans la matinée du 1^{er} octobre, le chemin suivi la veille par la colonne. Cela eût valu tout autant que de chercher à courir après Sid El-Ala, dont les contingents, ivres de leur succès, emportaient, avec nos bagages, une centaine de têtes de nos soldats, hideux trophée à l'aide duquel Sid El-Ala allait achever de mettre le feu au cœur des Croyants, et déterminer la défection de quelques tribus sahriennes dont la fidélité était plus que chancelante. « On conviendra que ce n'était pas la peine d'être » les premiers soldats du monde (1), — disions-nous modeste- » ment, — pour obtenir de pareils résultats. »

Le 2 octobre, la colonne du Sud arrivait à Aïn-el-Hadjar désarmée, sans bagages, et dans un état moral qu'expliquait suffisamment l'horrible tuerie du 29 septembre.

Nous ne voulons pas trop insister sur cette désastreuse affaire; cependant, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer que la colonne du Sud de la province d'Oran a été conduite au mépris des principes les plus élémentaires de la guerre en géné-

(1) Nous l'étions encore à l'époque où ces lignes ont été écrites.

ral, et de celle d'Afrique en particulier. D'abord, le but de l'expédition était d'un intérêt plus que contestable, et la singulière prétention du général de surprendre Sid El-Ala dans ses campements, indiquait de sa part une médiocre connaissance du genre d'ennemi auquel il avait affaire, et du pays qui servit de théâtre à cette sombre aventure. D'un autre côté, aucune précaution prise, aucune éventualité prévue, aucune sollicitude pour sa troupe ; ignorance absolue du pays à parcourir, et du point où l'on pourra camper ; ordre de marche des plus défectueux ; car, dans les steppes sahriens, où l'on peut être subitement et à tout instant attaqué par la cavalerie, il n'est que le carré, lequel, nous l'avons déjà dit, a le précieux avantage d'être l'ordre de marche, de combat et de campement, avec le convoi au centre, la cavalerie régulière sur les flancs et en arrière, et les goums en éclaireurs le plus loin possible en avant. L'ordre en carré présente encore cet avantage de ne point donner de profondeur aux colonnes, de ne point faire courir la gauche quand la droite marche au pas de route, et, par suite, d'éviter cette queue interminable de trainards qui jalonnent, à perte de vue quelquefois, les routes parcourues par des troupes marchant dans l'ordre en colonne. En outre, celui qui commande a toujours sa troupe dans la main, et peut rapidement faire parvenir ses ordres à toutes les parties du carré.

Si le commandant de la colonne du Sud eût adopté cet ordre de marche, qui est dans les traditions de l'armée d'Afrique opérant dans le Sahara, il n'eût pas eu cette queue de trainards, qui, d'après un témoin oculaire, se développait sur une longueur de dix à douze kilomètres. Dans le Sud, une troupe doit toujours se considérer comme étant en présence de l'ennemi, et prendre, dès lors, les précautions de marche et de sûreté que, à défaut de réglemens, devrait indiquer suffisamment le simple bon sens.

Le commandant de la colonne du Sud nous paraît appartenir à cette catégorie d'officiers qui ne regardent jamais derrière eux. Ils marchent imperturbablement en tête de leur troupe, et il leur semble que c'est à ce qu'ils croient sans doute une témérité que se bornent leurs devoirs.

Le général dit, dans son rapport officiel : « On ne voyait plus l'ennemi... L'ennemi avait disparu et ne se montrait nulle part. » La conséquence à tirer de cette disparition, c'est qu'il n'existait plus. C'était pourtant le cas de marcher serré, et non en chapelet ; car la cavalerie saharienne n'attaque généralement pas une troupe marchant en bon ordre. Ce n'était point non plus l'affaire du général d'aller tracer son camp, surtout en emmenant sa cavalerie, c'est-à-dire les moyens d'éclairer son infanterie. On s'explique aisément, pourtant, le but de cette mesure : c'était de faire porter de l'eau à sa troupe, qui mourait de soif, et les chevaux en main devaient servir à monter les malheureux soldats qui étaient à bout de forces. Certes, cette disposition était toute indiquée en temps ordinaire ; mais, en présence de l'ennemi, elle devenait de la dernière imprudence.

En résumé, nous admettons sans réserve, avec tous ceux qui le connaissent et qui l'ont vu à l'œuvre, que le commandant de la colonne du Sud est en ne peut plus brillant dans le combat, qu'il est un vaillant et intrépide soldat ; mais nous sommes obligé de reconnaître — quoiqu'il nous en coûte — que, comme meneur d'hommes, son habileté professionnelle a laissé beaucoup à désirer dans la triste circonstance dont nous venons de retracer les sanglantes et terribles péripéties.

Nous avons dit plus haut que, dans la nuit du 29 au 30 septembre, le général avait ordonné aux Rzaïna, qu'il trouvait au nord du Choth, et dont, par une fatale méprise, il avait pris les feux pour ceux des campements de Sid El-Ala, de se porter sans retard sous El-Kheidher, et d'y dresser leurs tentes sous la protection de la redoute. Les Rzaïna exécutèrent ce mouvement dès le lendemain 30 au matin ; mais, ayant appris, dans la nuit de ce jour, le désastre de la colonne du Sud, ils levèrent le masque et firent ostensiblement leurs préparatifs d'émigration et de défection.

Le chef de bataillon Bressoles, du 10^e de Chasseurs à pied, qui commandait les troupes laissées dans la redoute, voulut s'opposer au départ des Rzaïna. A cet effet, il envoya, le 1^{er} octobre, une compagnie du 17^e d'infanterie en avant de leurs campements, force qui eût pu être suffisante — sinon pour empêcher

la défection des Rzaïna, du moins pour ne pas être entamée, — si cette compagnie n'eût pas été maladroitement divisée en deux sections opérant séparément, et ne pouvant ni se soutenir, ni se prêter réciproquement aucun secours. Surexcités au delà de toute expression par le succès si inattendu de Sid El-Ala, les Rzaïna, qui étaient acquis à la cause du marabout depuis longtemps déjà, et qui comptaient un grand nombre de fusils, attaquèrent vigoureusement chacune des deux sections, et les anéantirent jusqu'à leur dernier homme. C'est ainsi que la garnison de la redoute d'El-Kheidher prit sa part du désastre éprouvé par la malheureuse colonne à laquelle elle appartenait.

La colonne Jolivet rentrait à Saïda le 3 octobre. La colonne de Frenda ayant été dissoute, le colonel de Colomb venait prendre le commandement de son malheureux régiment, le 17^e d'infanterie, si rudement éprouvé dans les funestes journées du 30 septembre et du 1^{er} octobre.

Quant à la redoute d'El-Kheidher, elle ne fut évacuée que dans la seconde quinzaine d'octobre. Nous nous rappelons que le général Jolivet y avait laissé vingt jours de vivres de toute nature pour l'effectif des troupes qui devaient en former la garnison.

Le général Deligny avait repris l'offensive dans les derniers jours de septembre ; il opérait dans le cercle de Géryville avec une colonne fortement et solidement constituée. Il avait déjà, dans les premiers jours d'octobre, obtenu quelques soumissions de fractions isolées, celle, entre autres, d'une fraction des marabouts des Harar.

Mais reprenons la suite des événements qui se sont produits dans la province d'Alger depuis le 3 octobre, date de l'arrivée de la colonne Jusuf à Djelfa.

Colonel C. TRUMELET.

(A suivre.)

